

ROMAN ET HISTOIRE :
" LES DEUX PIROGUES,
ROMAN DES PAYS LOINTAINS :
MADAGASCAR "

de Pierre RIVES (Paris, éd. G. Grès et Cie, 1922)

par

Michèle PHILEAS

Le livre de Pierre Rives, *Les Deux Pirogues*, est l'un des nombreux romans dits « coloniaux » (1). Ces romans des pays lointains étaient destinés à des lecteurs avides d'aventures, de dépaysement et d'exotisme..., en un temps où les voyages hors d'Europe étaient encore réservés à des privilégiés. Ces récits sont à présent dépassés, et leur style démodé comme leur vocabulaire apparaissent quelque peu ridicules au lecteur d'aujourd'hui ! Cependant, ces livres conservent tout leur intérêt en tant que documents d'une époque et témoignages d'une mentalité : la mentalité coloniale. Les renseignements qu'ils nous apportent sont sans doute incomplets et leur valeur inégale et discutable, mais ils ne sont certes pas négligeables.

En ce qui concerne plus particulièrement *Les Deux Pirogues*, dont l'action se déroule entièrement à Madagascar, nous retiendrons d'une part la position de l'auteur et ses remarques personnelles sur la colonisation à Madagascar, et d'autre part, les aperçus qu'il donne sur certains aspects de la mentalité coloniale.

*
* * *

(1) Sur le roman colonial à Madagascar, voir le mémoire de maîtrise de Mlle Marie Christine Kogler, *Madagascar à travers le roman colonial (1895-1960)*, Tananarive, 1971, XVI + 175 p.

Pierre Rives débarque à Tamatave en 1889. Il ne fait que deux brefs voyages à Tananarive et il réside essentiellement sur la côte-est jusqu'en 1897. Il gardera de merveilleux souvenirs de ces années de jeunesse passées dans la Grande Ile. Dans *Les Deux Pirogues*, il ne précise pas quelles furent ses occupations pendant ces huit années. A deux reprises (dans l'introduction et dans le glossaire de mots malgaches qui termine le livre), il fait allusion à un projet qu'il avait mis en place pour l'amélioration des transports sur la côte-est. Il travaillait donc très probablement pour une compagnie de transports (2). Avant de quitter définitivement Madagascar en 1897, il a le grand honneur de présenter son projet à Gallieni en personne « qui a bien voulu en approuver l'économie et en autoriser la mise en œuvre » et « l'a récompensé d'un sourire ». Il s'agissait de creuser des canaux pour relier quatre à cinq lagunes (le fameux Canal des Pangalanes) et de construire une voie ferrée d'environ dix kilomètres qui permettrait d'abaisser le coût du transport des deux tiers.

L'auteur n'est pas un écrivain professionnel ; il écrit *Les Deux Pirogues*, son premier roman sur Madagascar (3), en 1921, soit plus de vingt ans après avoir quitté le pays, ce qui est assez surprenant. Mais il s'explique longuement dans l'introduction sur les raisons politiques qui l'ont poussé, comme on le verra plus loin. Bien entendu, ce livre est aussi (et surtout ?) l'occasion pour un homme d'un certain âge de revivre une période de sa jeunesse.

*
* *
*

Dans l'introduction (30 pages), Pierre Rives évoque les événements qui se sont déroulés à Madagascar entre 1889 et 1897 : c'est là qu'apparaissent sa position et ses remarques — qui devaient être celles de l'ensemble des colons déjà installés.

Lorsque Pierre Rives débarque à Tamatave en 1889, Madagascar est théoriquement un protectorat français, mais, on le sait, ce protectorat n'est pas effectif. Les quelques colons français de Tamatave (onze au total, dit-il) se trouvent en minorité par rapport aux colons d'autres nationalités. Ils s'interrogent sur leur avenir et désespèrent parfois devant l'attitude « en apparence indifférente » du gouvernement français qui, malgré les pressions (cf. le « Parti Réunionnais »), hésite à se lancer dans une nouvelle conquête coloniale. Selon

(2) La « Compagnie des Messageries françaises » responsable du chemin de fer Tamatave-Ivondro et du premier canal des Pangalanes ? Cf. plus bas les indications fournies par l'auteur.

(3) Parmi les autres ouvrages de Pierre Rives, nous pouvons noter :
— *Contes et Légendes de Savoie*
— *Contes et Légendes du Dauphiné*
sont cités, avec la mention « en préparation », en 1922 :
— *Les Perles de Bois*, roman sur Madagascar
— *Les Salmis de Sarcelles*, roman sur Madagascar.

Pierre Rives, cette situation d'attente pour les colons est rendue encore plus pénible par la présence et l'insolence des fonctionnaires « hova ». Les Hova, écrit-il, sont des traîtres qui, soutenus par les pasteurs anglais, soulèvent les populations contre la France. Ils sont rendus responsables de toutes les résistances rencontrées par les Français (en particulier celle des *fahavalo*). Louis Catat (4) en 1889-90 manifestait la même opinion et l'exposait dans les mêmes termes : les Hova, objet de son mépris et de sa haine, étaient « l'ennemi à abattre » et pour cela la France devait s'appuyer sur les autres « tribus ». Voici, pour montrer combien les Hova étaient haïs des colons, comment Pierre Rives les décrit : « ils sont grotesques dans leurs défroques militaires (5), méfiants, fourbes, sournois, narquois... et si fiers de leur importance ! » La cour d'Emyrne est définie comme « un ramassis inénarrable de princesses et de grands seigneurs déguenillés et cupides... », exploitant les passions et les fantaisies de la reine. L'orgueilleux Rainandriamampandry est un traître, lui qui avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur, plus traître encore que Rainilaiarivony. La reine est hypocrite et cruelle, etc... Et l'on pourrait donner bien d'autres exemples.

A l'époque du roman, en 1894, Pierre Rives précise que les Hova sont descendus en masse de Tananarive sur la côte-est pour fomenter des intrigues contre les colons en s'appuyant sur « l'animosité soumoise » des indigènes. On comprend alors ce que l'attitude du héros du roman, Victor, a de dangereux, comme on le verra, et pourquoi les colons font preuve d'une grande solidarité. Pendant cette période qui précède la colonisation, les colons, peu nombreux et dispersés, sans soutien (police et administration coloniales), ne peuvent compter que sur eux-mêmes et doivent entretenir de bonnes relations avec les habitants d'un pays où ils sont des étrangers.

Puis c'est 1896 et l'arrivée de Gallieni. L'enthousiasme patriotique de Pierre Rives devient délirant à l'évocation de cette période. Quelle joie, quelle émotion, quelle fierté, quelle revanche pour lui comme pour tous les colons français de voir enfin le drapeau tricolore flotter sur le Rova ! Et quelle magnifique récompense ! Gallieni devient le héros d'une grandiose épopée qui, à travers les zones révoltées, le conduit à Tananarive. Inutile de dire combien l'auteur admire Gallieni, « le Vengeur », « le Grand Pacificateur », qui « a libéré à jamais les Malgaches du joug tyrannique et cruel des Hova ». On notera que l'auteur insiste surtout sur le fait que Gallieni a vengé toutes les anciennes humiliations : la reine terrifiée est venue se soumettre humblement, Rainandriamampandry et Ratsimamanga sont « pantelants de peur devant la mort »,

(4) Dr Louis Catat, *Voyage à Madagascar, 1889-90*, Paris, s.d. (1895), 410 p., chapitre V.

(5) Cf. L. Catat, ouvr. cit., *Ibidem*.

— ce qui est faux selon le récit des témoins oculaires (6) —, mais cette vision le satisfait au plus haut point... comme s'il s'agissait d'une vengeance personnelle. Bref, lorsqu'il quitte Madagascar en 1897, il est persuadé que la colonie est entre de bonnes mains et qu'elle deviendra rapidement l'une des plus belles possessions françaises.

Mais quelle déception en 1921, en consultant le Bottin, quand il lui apparaît qu'il y a, en fait, si peu de Français à Madagascar, surtout des fonctionnaires et une minorité de colons ! Lui qui voyait dans cette colonie comme une « nouvelle France » ! Il recherche donc les raisons de cette désaffection. Bien sûr, l'éloignement, mais les colonies d'Asie sont, elles aussi, très éloignées. Les jeunes colons ont-ils peur de ne pas s'entendre avec ces races « mi-noires, mi-olivâtres » ? Ce ne peut être une raison valable. Pierre Rives retient deux explications. D'une part, on n'a rien écrit, ou peu de choses, sur Madagascar depuis Gallieni pour faire connaître cette colonie en France, alors que les ouvrages sur les colonies d'Afrique et d'Asie sont très nombreux et ont connu un grand succès (7). D'autre part, et c'est pour lui la raison essentielle, après le départ de Gallieni et de ses collaborateurs militaires, Madagascar a été mis en tutelle « paperassière et tracassière » par « l'envahissante horde des fonctionnaires ». On retrouve souvent cette critique formulée contre l'administration coloniale qui, au lieu de favoriser les activités et les initiatives des colons, aurait été une source de tracasseries sans fin. Les fonctionnaires, à l'esprit étroit et rigide, préoccupés par leur avancement et les jalousies que cela entraîne, décourageraient les colons qui en seraient victimes. Pour Pierre Rives, la plaie du fonctionnarisme, installée dans tout Madagascar, est la principale raison de l'indifférence des colons. Il ne peut retourner là-bas pour montrer l'exemple, étant donné son âge, mais « par la plume » il espère au moins faire connaître la Grande Ile.

L'intrigue du roman n'a pas grand intérêt pour notre étude. Mais il est indispensable, pour une meilleure compréhension de l'analyse, de présenter les principaux personnages et de résumer le drame des *Deux Pirogues*.

L'action se situe donc sur la côte-est en 1894. Pierre Rives fait la connaissance de Pascal Couradeau, d'origine bourbonnaise (8), colon traitant, dont le commerce est prospère. Pascal a la quarantaine, il n'est pas beau, mais il possède de grandes qualités de cœur : il est bon, généreux, patient, juste avec les « indigènes » (9) qui le respectent, et tous les colons de la région sont ses amis.

- (6) Cf. les divers récits des exécutions, dont celui paru dans *L'Illustration*, N° 2806 du 5 décembre 1896 (reproduit dans « Documents historiques de Madagascar » ; N° 16, Centre de Formation Pédagogique, Fianarantsoa, 1969). Portrait de Rainandriamampandry et témoignages sur sa mort in : Ayache (s) « Introduction à l'œuvre de Rainandriamampandry. Les cadres biographiques - Travail collectif de recherches dirigé à l'École Normale de Tananarive ». *Annales de l'Université de Madagascar - Série Lettres* — N° 10, pp. 11-50.
- (7) Pierre Rives ne cite pour Madagascar qu'un livre documenté de Marius Ary-Leblond, et les « Impressions » du Commandant Galy-Aché... !
- (8) C'est-à-dire réunionnaise.
- (9) Nous utilisons ce mot dans le sens : « habitants du pays ».

Pascal a un frère cadet, qui est son contraire en tout. Victor est jeune, d'une certaine beauté, mais c'est un « mauvais garçon » : il est brutal, joueur, buveur, etc..., les indigènes le haïssent et les colons le méprisent, car son attitude est dangereuse pour leur propre sécurité. Comment ne pas évoquer les deux frères Caïn et Abel ! Pascal s'est toujours montré indulgent envers son jeune frère, lui pardonnant tout et l'aidant financièrement. Il l'a même installé dans un village, lui fournissant tous les produits et l'argent nécessaires à un traitant débutant (10). Mais Victor ne montre aucune reconnaissance et continue à mener une vie de débauche sans s'occuper de son commerce. Pascal aurait sans doute encore pardonné, malgré la pression des autres colons, si Victor n'avait dépassé certaines limites...

Au moment où le récit commence, le drame est sur le point d'éclater entre les deux frères. D'abord spectateur impuissant, Pierre Rives, en prenant l'ultime décision, deviendra « l'instrument du destin ».

Pour suivre la tradition qui veut qu'un colon en brousse choisisse pour compagne une jeune Malgache (les colons célibataires sont « mal vus » et les femmes blanches inexistantes dans la brousse malgache en 1894 !) Pascal avait acheté une « Mamizelle » nommée Imboune pour en faire sa « Ramatoue » (11). Mais PANTSÉ, le piroguier de Pascal, est venu lui dire qu'Imboune lui était destinée depuis longtemps. En homme généreux, Pascal se sacrifie, renonce à Imboune qui épouse PANTSÉ. (En fait de générosité, Pascal ne voulait pas non plus perdre son piroguier, le meilleur de la côte-est !). Un mois plus tard, Imboune se trouve chez ses parents dans un autre village, quand Victor arrive. Il s'installe par force dans la maison des parents, la plus belle du village, et oblige la jeune femme à rester avec lui, tout en sachant qui elle est. Et le lendemain, il l'enlève après avoir incendié la maison. PANTSÉ s'adresse alors à Pascal... L'auteur assiste à la rencontre particulièrement dramatique des deux frères. Fou de douleur et de colère devant l'insolence de Victor, Pascal ne peut se dominer et en vient à gifler son frère devant tout le village rassemblé. Il regrette aussitôt son geste, mais il est trop tard. Malgré la surveillance dont il est l'objet, Victor réussit à s'échapper emmenant Imboune captive dans sa pirogue (surnommée « la voleuse » par l'auteur). La chasse à l'homme commence, tout le village se lance à la poursuite du « voleur » ; Pascal aussi dans sa propre pirogue « la fileuse » (d'où le titre du roman, *Les « Deux Pirogues »*). C'est Pierre Rives et PANTSÉ qui rejoignent les premiers Victor. La pirogue de ce dernier s'est retournée, et tandis qu'il nage vers la rive, après un débat cornélien, l'auteur ordonne à PANTSÉ de frapper... ! Il le fallait, Victor ne méritait pas de vivre.

(10) Voici la liste de ce que Pascal a donné à Victor :

quelques sacs de piastres et une pacotille de choix : toileries, sacs de sel, savons, absinthe, vermouth, vin de Provence, rhum de Maurice...

(11) Imboune était très jolie et avait coûté très cher : deux bœufs, six vaches avec leur veau, vingt-cinq piastres en argent coupé, une dame-jeanne de vin et des « patnas » (pièces de tissu).

Mort de Victor, remords de l'auteur, douleur de Pascal, le livre se termine sur la scène où Pansé, le mari outragé, retrouve Imboune.

*
* *
*

C'est en recherchant les principaux aspects de la mentalité coloniale que nous abordons le côté certainement le plus intéressant du roman.

Pierre Rives est un partisan convaincu de la colonisation, cela ne fait aucun doute. C'est, de plus, un fervent patriote, fier d'être français, d'appartenir à la culture française et sûr de sa supériorité d'homme « civilisé ». Nul besoin pour lui de « prétextes », sa seule « justification » du phénomène colonial étant la domination évidente de l'homme blanc sur les autres races. Il est raciste dans le sens où il admet l'inégalité des hommes et justifie la domination d'une race, la sienne, sur les autres races. Pourquoi a-t-il quitté Madagascar au moment même où elle devenait colonie française ? Il ne répond pas à cette question. Il n'a pas eu d'« expérience coloniale » proprement dite, mais dès les premières pages, il apparaît, dans ses idées, comme le type même du colonialiste à bonne conscience. Nous l'avons vu, il écrit *Les Deux Pirogues* dans l'espoir d'attirer de jeunes colons à Madagascar. En répondant aux questions que pourrait se poser le futur colon, Pierre Rives fait le portrait du colon tel qu'il le voit.

Quelles sont les raisons qui poussent le colon à s'expatrier ? Que vient-il chercher dans les colonies ? Bien sûr, le dépaysement, l'aventure, l'exotisme... Et l'auteur décrit longuement la beauté sauvage et tropicale des paysages malgaches, la faune, la flore, le pittoresque des voyages en « filanzana » et en pirogues. Tananarive, la ville aux mille villages, la ville sainte, avec ses places, ses palais... apparaît dans son souvenir aussi fascinante qu'une ville d'Orient. Mais sa mémoire lui fait défaut, car il la situe, dans les nuages, à trois mille mètres d'altitude !

Cette recherche du pittoresque et du dépaysement n'est pourtant pas la raison essentielle du départ pour la colonie, et Pierre Rives le sait : c'est le profit qui attire le colon et un profit facile (aspect économique de la colonisation). Il insiste donc sur les immenses possibilités offertes par Madagascar. Il reprend le mythe de l'Eldorado malgache qui, développé par les partisans de la colonisation, avait été à l'origine de bien des déceptions pour les nouveaux venus ! Comment ne pas rêver devant les « vastes pâturages, les mines de charbon, de fer, d'argent, de cuivre, et d'or » ? Et ces ressources sont « à fleur de sol » et « la plus indolente initiative » suffirait pour les exploiter et en tirer profit.

Cependant, la présence de ces richesses serait inutile si le colon, de son côté, ne possédait certaines qualités. Il doit être jeune, fort, résistant, courageux, avoir le goût de l'aventure... mais surtout avoir de grandes facultés d'adaptation et savoir se comporter avec les indigènes, c'est-à-dire faire preuve de bienveillance mais sans dépasser certaines limites. Ces relations, pour le

« broussard » décideront de sa réussite. Il ne faut pas oublier que, même pendant la période coloniale, de nombreux colons restaient isolés et ne devaient compter que sur eux-mêmes.

Pascal possède ces qualités ; il est avantagé du fait qu'il est créole, colon de naissance, alors que le « colon par vocation » qui vient directement de la métropole a tout à apprendre. Ainsi Pascal a été obligé d'adopter certaines coutumes malgaches : il parle la langue du pays, il pratique le « kabary », il a une « ramatoue » et sa façon de vivre n'est guère différente de celle des Betsimisaraka. C'est un « vieux Malgache ». Son prestige vient de sa race mais aussi de son attitude envers les indigènes. Il a su trouver le « juste milieu » dans ses relations avec eux et, ce qui est essentiel, ceux-ci le respectent. Pourtant Pascal a commis une faute jugée très grave par Pierre Rives. En giflant son frère devant tout le village indigène, « il a perdu la face ». Or, pour conserver toute son autorité, tout son prestige, « il ne faut jamais être pris en défaut » écrit l'auteur (ce raisonnement rappelle l'attitude des adultes vis-à-vis des enfants !). Cette scène de la gifle lui est insoutenable, car il est lui-même atteint dans son orgueil d'homme blanc en voyant les indigènes « jouir du spectacle » et se « moquer sournoisement ».

Cet orgueil démesuré est bien l'aspect le plus déplaisant du caractère de l'auteur. S'il considère Pascal comme son compatriote, il se situe au-dessus de lui dans la hiérarchie coloniale (ou « la pyramide des tyranneaux »). Pierre Rives est un colon de France, un « oiseau de passage » dirait A. Memmi, il n'a pas rompu avec la métropole, alors que Pascal, comme la plupart des « vieux Malgaches », n'est jamais allé en France et sait qu'il n'ira jamais. L'auteur a des occupations qui ne l'obligent pas à « s'adapter », il rentrera en métropole et il a conservé toutes ses manières européennes. Pascal reconnaît implicitement cette supériorité et s'adresse à lui en l'appelant « Monsieur », avec un grand respect, malgré la différence d'âge, alors que pour Pierre Rives, Pascal est « mon ami »... En fait, mise à part son origine, Pascal est beaucoup plus proche à sa manière des Betsimisaraka que des Français de France. A ce sujet, l'anecdote du « kabary » est tout à fait significative : l'auteur ne comprend pas comment Pascal peut perdre son temps à « kabariser », tandis que Pascal a « assimilé » cette coutume et s'étonne de l'énervement de Pierre Rives et lui reproche même son intervention. L'attitude de l'auteur est très européenne !

Au contraire de Pascal il ne montre aucune indulgence quand il décrit les Malgaches, ici plus particulièrement les Betsimisaraka. Comment ne pas reconnaître dans ses remarques le célèbre « Portrait du colonisé » d'A. Memmi qui fit l'unanimité dans toutes les colonies (12). L'emploi du pronom ILS pour désigner l'ensemble des indigènes est déjà caractéristique (déshumanisation du colonisé). Ils sont sournois, curieux, toujours à vous épier, indolents, peu sûrs

(12) Albert Memmi *Portrait du colonisé, suivi du Portrait du colonisateur* préface de J.-P. Sartre, Paris, 1966, 189 p. Nous nous référons à cet ouvrage et au vocabulaire de son auteur pour toute cette dernière partie.

(on ne peut leur confier des sacs postaux, ils les perdent). Ce sont des sauvages, des brutes, des barbares, des enfants, etc. Par contre, Pierre Rives admire leur force physique (avec envie semble-t-il !), leur résistance, leur habileté (description de Pansé maniant la pirogue). Cette admiration cache une certaine peur car cette force pourrait bien être utilisée contre lui... Il trouve les chants très beaux, toujours l'exotisme ! Et, à plusieurs reprises, il constate, presque avec étonnement, qu'« ils ont pourtant les mêmes sentiments que nous » ! Cela se passe de commentaire. Au cours du roman, l'auteur fait allusion à plusieurs coutumes, quelques-unes lui semblent amusantes, mais la plupart sont jugées choquantes. (en particulier le fait qu'un mari puisse offrir sa femme à un ami ou à l'étranger de passage), barbares, ou ridicules comme l'habitude du « kabary » dont l'auteur donne une très longue description. A aucun moment, il ne tente d'expliquer ou de comprendre ces coutumes et ces comportements, il juge de son point de vue, le seul valable pour lui.

*
* *
*

L'attitude de Pierre Rives n'a rien d'original, ce fut celle de toute sa génération, à « la belle époque du colonialisme ». Il était admis alors que la race blanche était supérieure et que seule la civilisation occidentale était valable. Comment, dans ce contexte, reprocher à l'auteur une mentalité qui caractérisait son époque ? Mais un roman colonial, comme *Les Deux Pirogues* a l'avantage de nous présenter, par le récit, des scènes vivantes qui nous permettent de retrouver « l'ambiance » de cette période déjà lointaine ! Le seul inconvénient est que ces romans ne donnent qu'un point de vue, celui de l'auteur, et donc du colonisateur. Bien intéressant aussi serait celui de « l'autre », le colonisé, l'indigène...